

Article original

Nú in táoemò ko gbaya¹ : la langue et le patrimoine dans l'aire culturelle gbaya d'Afrique subsaharienne

YADJI Paul

Université de Ngaoundéré, Département de Français, Cameroun

E-mail : soreypaul@yahoo.fr

Article soumis le 25/05/2020, accepté le 20/12/2020 et publié le 15/01/2021

Résumé : L'histoire et la problématique du patrimoine africain, spolié ou non, méritent une attention particulière autant que ses répercussions contemporaines. En effet, le patrimoine pose un problème fondamental en Afrique. Comment être un Africain ancré dans sa culture et ouvert au monde ? Y a-t-il un peuple sans langue et sans identité culturelle ? C'est tout le continent africain, y compris l'aire culturelle gbaya, qui est en mouvement pour la restitution ou la restauration de son patrimoine matériel et immatériel, de ses valeurs et différents biens culturels, de l'unité plurielle de son identité africaine. Les Gbaya sont une ethnie transfrontalière, un peuple transnational, qui s'étend pour le moins sur l'Afrique centrale. C'est un peuple constitué pour l'essentiel de chasseurs-cueilleurs-agriculteurs. Ils s'adaptent dans leur environnement divers et varié en Afrique. Originaires de l'Égypte antique, les Gbaya vivent aussi bien dans un milieu sahélien comme au Soudan du Sud, de même que dans une savane arbustive très verte comme dans les localités de Meiganga, Tibati ou Bouar. Dans cet espace, les berges des rivières et des fleuves sont couvertes de bézér/forêts galeries ; on y trouve les Gbaya de la République centrafricaine et ceux de la région de l'Adamaoua au Cameroun. Ils sont aussi dans une forêt dense telle qu'à l'Est du Cameroun et en République démocratique du Congo. Le fondement culturel de ce peuple, qui est des plus anciens² en Afrique et dans le monde, semble se baser sur son histoire, sur ses rites et sur sa langue (nú gbaya). Nous

¹ Dans cet article, nous utilisons l'API pour transcrire les termes de langue gbaya.

² Les Gbaya sont des Africains originaires, pour le moins, de l'Égypte antique ; et dans son ouvrage : *Antériorité des civilisations nègres, mythe ou vérité historique ?*, Paris, Présence Africaine, dont le titre est une question rhétorique, Cheikh Anta Diop, 1967, le dit si bien que l'Afrique est le berceau de l'humanité et des civilisations.

envisageons cette analyse du patrimoine gbaya dans une attitude sociocriticienne.

Mots clés : nú-langue, littérature orale gbaya, patrimoine, valeur, sociocritique.

Abstract : *The history and issue of African heritage, despoiled or not, deserve special attention as much as its contemporary repercussions. Indeed, heritage poses a fundamental problem in Africa. How to be an African rooted in his culture and open to the world? Is there a people without language and without cultural identity? The entire African continent, including the Gbaya cultural area, is on the move for the restitution or restoration of its tangible and intangible heritage, of its values and various cultural goods, of the plural unity of its African identity. . The Gbaya are a cross-border ethnic group, a transnational people, which spans at least over Central Africa. It is a people made up mainly of hunter-gatherers-farmers. They adapt to their diverse and varied environment in Africa. Originally from ancient Egypt, the Gbaya live as well in a Sahelian environment as in South Sudan, as well as in a very green shrub savanna such as in the localities of Meiganga, Tibati or Bouar. In this space, the banks of rivers and streams are covered with bézér / gallery forests; there are the Gbaya of the Central African Republic and those of the Adamawa region of Cameroon. They are also in dense forest such as eastern Cameroon and the Democratic Republic of Congo. The cultural foundation of this people, which is one of the oldest in Africa and in the world, seems to be based on its history, its rites and its language (nú gbaya). We consider this analysis of the Gbaya heritage in a socio-critical attitude.*

Keywords: nú-langue, Gbaya oral literature, heritage, value, sociocritic.

Introduction

Táoemò, le patrimoine renvoie ici aux biens de famille reçus en héritage, à ce qui constitue le bien ou l'héritage communs d'un groupe, d'une collectivité : le patrimoine naturel et culturel du peuple gbaya. *Zúdukbíí*, la société, est homogène du fait du partage d'une parenté et surtout d'une culture. Et la culture désigne, dans ce sens, l'ensemble des éléments cognitifs et symboliques partagés par les membres de la société gbaya et qui assurent le fonctionnement de cette société, en harmonie avec d'autres, dans un contexte d'unité nationale ou continentale et de mondialisation.

En Afrique, la présence du groupe ethnique ou du peuple gbaya n'obéit pas aux frontières arbitraires qui sont héritées de la colonisation. D'une vie simple et parfois routinière, cette société a

la capacité de s'accommoder à son environnement divers et varié. De l'Égypte antique, la grande mobilité des Gbaya leur a permis de vivre aussi bien dans un milieu sahélien (comme au Soudan du Sud) que dans une savane luxuriante (Adamaoua-Cameroun) et en forêt dense (République démocratique du Congo). Si les Gbaya de la République centrafricaine et ceux de la région de l'Adamaoua au Cameroun sont de culture semi-soudanosahélienne et semi-bantoue, c'est la tradition bantoue qui domine chez ceux de la forêt dense telle qu'à l'Est du Cameroun et en République démocratique du Congo. Il s'agit d'un groupe social agile et brave dont le peuplement devrait marquer l'histoire et la géographie ou du moins la géoculture par l'unité de sa diversité. Alors, quel lien y a-t-il entre les Gbaya ? Ceux du Cameroun sont-ils représentatifs de l'ensemble ? Qu'est-ce qui fait la dynamique de langue et du patrimoine gbaya ?

Mònètè-nètè, la variété a trait à la diversité, à la différence, à la subdivision des situations plus ou moins harmonieuses. Parler de situation n'exclut pas la position géographique, l'emplacement de quelqu'un, d'un groupe social ou de quelque chose. Mais, dans cette étude, il est surtout question de déboucher sur une meilleure connaissance des Gbaya de naissance ou d'alliance et sur les valeurs culturelles qu'ils ont en partage. Ce moment du corpus³ de la littérature orale gbaya est caractérisé par un climat particulier. La cohabitation ou l'échange ne se font pas sans heurt. Les situations disharmonieuses sont celles où il y a un manque ou une absence de paix, réelle ou symbolique, entre les personnages ou les choses du texte. Endogènes et exogènes, ici, ces formes de complicité ou de mésentente littéraire sont vues sous les angles des parentés à plaisanteries et du vivre-ensemble. Le fondement de ce fait culturel, qui se transmet de génération en génération, se base sur l'histoire, les rites et sur la langue du peuple en question.

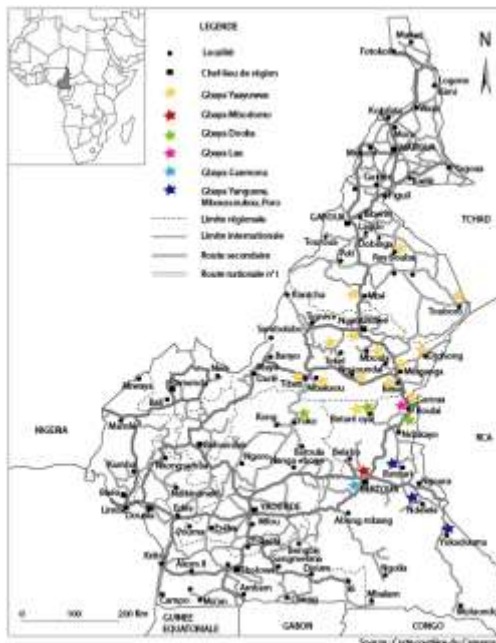
³ Le corpus a été constitué par Yadjì, 2017 ; il n'apparaîtra pas intégralement, mais sous forme des extraits et indications du genre illustré. Les différents informateurs sont indiqués dans les sources orales, après la bibliographie.

1. La présentation des Gbaya et de leur langue

La présente étude prend en compte l'ensemble gbaya, à partir de ceux du Cameroun ; il y a dans ce pays une diversité géo-environnementale, dialectale et une organisation socio-culturelle de ce peuple.

1.1. *Úsá zúduk Gbaya*/La présentation des Gbaya

L'on est Gbaya de naissance, d'alliance ou d'idéologie et d'initiation sérieuse à la culture gbaya. Le substrat de cette culture se rapporte aux rites, à la langue et à la littérature gbaya. Les Gbaya sont une ethnie et un peuple d'Afrique centrale ; et au Cameroun, la position géoculturelle des Gbaya leur a permis de concilier la culture soudanohélienne du septentrion à celle qui est bantoue dans la partie méridionale de ce pays. La carte suivante situe les Gbaya au Cameroun.



Carte 1 : Situation des Gbaya au Cameroun

Sur dix régions du Cameroun, les Gbaya, qui se trouvent en tant que communauté partout, se localise en qualité de peuplement au moins dans la moitié du pays ou dans cinq régions suivantes : l'Est, l'Adamaoua, le Nord (plus de 25 villages gbaya), le Centre (Yoko) et le Sud (*Zum/Djoun*). Même la curiosité de la ressemblance des modes de vie et des termes linguistiques des Gbaya à ceux d'autres communautés, telles que les Duala du Littoral ou ceux du Nord-ouest du Cameroun, entre les localités de Wum et Furo-awa, après la rivière Katsina dont la majorité de ce peuple se trouve au Nigéria, intéresserait une étude autonome. S'agissant de la langue duala, Zomdaa Wanlaa (Source orale : 33) fait savoir que ce peuple se dit surtout « *Sawa/Muna-Sawa* » simplement parce que l'accès au sens du mot « *duala* » n'est possible qu'en gbaya, une langue que la plupart des Duala ne parle pas. Le terme « *duala/dua-laa* » signifie littéralement en gbaya : « sorcellerie-habit » ; c'est une étiquette qui renvoie à l'amour excessif de la sape ou de l'élégance vestimentaire. Du point de vue onomastique, les Gbaya et d'autres groupes ethniques ont plusieurs noms en commun et ces noms, de la langue gbaya à une autre, renvoient parfois à une même réalité significative : Bubu, Kala, Kofi, Kunde, Mbala, Mbélé, Ndongo, Ngando, Singmo, Songo, Soré, Yanga, Yendé et autres sont une illustration. Au Cameroun, le peuplement gbaya assure le lien autant géo-naturel que socio-culturel de l'ensemble septentrional et méridional du pays.

Les Gbaya vivent aussi bien dans un milieu sahélien comme au Soudan du Sud (actuel), de même que dans une savane arbustive en République centrafricaine (Bouar, Gbaboua, Koundé) et ceux de la région de l'Adamaoua au Cameroun (Ngaoundéré, Meiganga, Djohong, Lokoti, Dir, Ngaoundal, Tibati, Meidjamba). Ils sont également présents dans la forêt dense comme à l'Est du Cameroun (Garoua-Boulaï, Ketté, Bétaré-Oya, Batouri, Bertoua) et en République démocratique du Congo (voire l'autre Congo).

Habituellement, les Gbaya exploitent les ressources spontanées de leur milieu naturel par la chasse, la pêche et par la cueillette ou la collecte, tout en pratiquant une agriculture d'autonomie alimentaire faite essentiellement de *geda/manioc*, de *gbafon/maïs*, de *sunu/sésame*, d'autres plantes vivrières et l'élevage de volailles, de caprins ou de bovins, sans oublier la pratique de *gòrò-yóo/l'apiculture*.

Sur le plan technologique, les Gbaya façonnent des poteries, confectionnent des vanneries, travaillent le bois et le fer. Ce peuple se caractérise par une hiérarchisation sociale très réduite qui a la particularité de rapprocher les membres du groupe social. C'est ainsi qu'il n'y a pas de métier réservé dont un individu ou un groupe pourrait revendiquer l'exclusivité. En plus des activités de subsistance, chacun(e) se livre aux occupations de son choix chez les Gbaya. Et dans cette culture de tradition orale, le savoir est commun à tous et chacun(e) peut y avoir également accès. La réalité statistique du recensement de l'ensemble des Gbaya doit s'étendre pour le moins sur l'Afrique centrale. Parmi les éléments culturels de base de ce peuple, il y a la langue gbaya.

1.2. Nú gbaya/La langue gbaya

La ressource culturelle qui permet de comprendre le monde et de communiquer ou d'échanger sur celui-ci, c'est la langue. La langue gbaya est riche d'au moins quinze (15) dialectes qui manifestent l'étendue géoculturelle de cette langue rangée parmi les plus anciennes au monde. Bien que leur localisation n'obéisse pas aux frontières administratives ou arbitraires héritées de la colonisation en Afrique, certains de ces dialectes gbaya se limitent à un pays alors que d'autres sont internationaux puisqu'ils se situent dans plusieurs nations ou États distincts. Mais le lien culturel subsiste de degré variable par les relations que les Gbaya d'ici et d'ailleurs entretiennent toujours et par le simple fait qu'ils se reconnaissent tous Gbaya. Si l'échange est actuellement plus fluide entre les Gbaya du Cameroun et ceux de la République centrafricaine, ces deux pays et la République démocratique du Congo sont des

espaces où il y a une grande diversité des dialectes gbaya, comme le confirme la présentation tabulaire ci-après.

Tableau 1 : Dialectes gbaya et leurs sites les plus connus

1	Dialecte GBAYA YAAYUWEE Soudan (Sud) ; Nigéria (Yola) ; RCA (Bouar, Gbaboua) ; Cameroun : Adamaoua (Meiganga, Ngaoundéré, Ngaoundal, Tibati), Est (Bétaré-Oya, Kongolo), Nord (Rey-Bouba, Touboro), etc.
2	Dialecte GBAYA MBODOMO Cameroun : Est (Garga Sarayi), etc.
3	Dialecte GBAYA DOOKA Cameroun : Est (Nandongué), Centre (Yoko), etc.
4	Dialecte GBAYA LAI/LAE Cameroun : Est (Garoua-Boulai, Yoko-Sirè), etc.
5	Dialecte GBAYA GAEMONA Cameroun : Est (Bertoua)
6	Dialecte GBAYA YANGUERE ou YANGUELE (Cameroun-Est ; RDC)
7	Dialecte GBAYA MBOUSSOUKOU/MBUSUKU (Cameroun, RCA)
8	Dialecte GBAYA PORO (Cameroun, RCA)
9	Dialecte GBAYA GBANU (RCA)
10	Dialecte GBAYA KARA (RCA)
11	Dialecte GBAYA MANDJA/MANZA (RCA)
12	Dialecte GBAYA SOUMA/SOURMA (RCA)
13	Dialecte GBAYA BODIO/BODOE (RCA)
14	Dialecte GBAYA TIKOMBO (RDC)
15	Dialecte GBAYA MOULENGUE (RDC)

(Source : Dogo Badomo Beloko, 1994)

La langue gbaya, selon Philip Noss (1981), a d'abord été classée dans les langues soudanaises à cause de ses phonèmes labio-vélaire : /kp/, /gb/ et /nm/ ; à cause de la structure monosyllabique des mots, de ses systèmes tonémiques et de sa localisation géographique. Elle a été aussi dite langue semi-bantoue pour ses racines qui se trouvent également dans des langues bantoues. Suite aux travaux de Joseph Greenberg, la langue gbaya est classée dans la branche orientale de la sous-famille Adamawa-orientale, qui se situe linguistiquement dans la famille Niger-Congo. Et dans la multiplicité dialectale gbaya, le dialecte Gbaya-yaayuwee est fédérateur pour l'ensemble gbaya. C'est en yaayuwee que sont réalisés des importants travaux parmi lesquels, une grammaire, deux dictionnaires, une thèse de Doctorat en Lettres, plusieurs autres en histoire et *La Sainte Bible* traduite en langue gbaya. Le dialecte gbaya-yaayuwee appartient au groupe linguistique nommé Gbaya-Manza-Mgbaka, qui s'étend à travers

le Cameroun et la République centrafricaine, de la frontière nigériane jusqu'au Soudan ainsi qu'au-delà du fleuve Congo ; soit du sahel ou de la savane à la forêt. Alors, quelle est la signification du terme « Gbaya » ?

1.3. *Gbàáwen tè nin « Gbaya » / La signification du terme « Gbaya »*

Du point de vue étymologique, le mot « Gbaya » comporte plusieurs nuances sémantiques dont deux sont essentielles. La tendance la plus populaire se rapporte à « Gba/Grand, Immense, Multitude » et à « Ya/Fourmi magnan, Fourmis légionnaires ». C'est la vision du Moïnam, le Mouvement d'Intégration et d'Assistance Mutuelle, qui est le plus grand mouvement culturel gbaya. Ici, la société ou le peuple gbaya se veut en famille et solidaire à l'image de Ya/les Fourmis magnans ou Fourmis légionnaires, parce que l'union ou l'unité bien comprise fait non seulement la force mais aussi la grandeur. Il ne s'agit pas d'annihiler les efforts individuels, mais il est plutôt question de les conjuguer harmonieusement dans un esprit qui doit être celui de l'individualité communautaire comme les fourmis en général et les Fourmis magnans en particulier savent si bien le faire.

Pour la majorité de nos informateurs, notamment initiés au *Labi*, il convient de doubler la voyelle finale de ce terme et dire : « Gbayaa/Gba-yaa » ; ce qui signifie « Gba/Grand, Immense, Multitude » et « Yaa/Grand-mère, Prototype, Expert ». De cette focalisation, les Gbaya/Gbayaa sont alors une société de « grands experts ». Ainsi peut-on noter ici : O yaa-gia/les experts en chasse, o yaa-fò/les experts en travaux champêtres, o yaa-nyina/les experts en tradithérapie, o yaa-ing(yu)warwen/les experts en rhétorique, o yaa-númami/les experts en séduction, o yaa-dòó/les experts en vin, o yaa-murè/les experts en sexualité, o yaa-nam/les experts en famille ou encore o yaa-ziwan/les experts en (science) socio-politique. Ces termes et bien d'autres de ce genre peuvent être précédés de « gba » pour ironiser et surtout pour insister sur l'expertise en question : o gba-yaa-gia, o gba-yaa-ziwan. C'est pourquoi, les initiations majeures gbaya que sont *Labi*

pour devenir *wiwii*/homme et *Zaa-bòlò* pour devenir *okoo*/femme attribuent aux initié(e)s de cette culture des noms en fonction de l'expertise initiatique de chaque personne dans sa promotion (*Labi* ou *Zaa-bòlò*).

L'histoire doit remonter à l'origine des Gbaya. Depuis la nuit des temps, les temps immémoriaux et récemment de l'Égypte antique ou pharaonique, il eut un peuple de fourmis. C'est parce qu'ils étaient si nombreux ou ne se laissant pas compter qu'il est convenu de les appeler ainsi : le peuple de fourmis. Des travaux souterrains à la surface de la terre, Fourmis avaient une grande connaissance discrète de la nature et même de la nature humaine.

Le peuple de fourmis sait vivre en harmonie interne et avec les autres espèces, avec les autres tribus. Ce sont des êtres pacifiques mais qui savent trouver la réponse en cas de besoin ou d'attaque. Si une fourmi vous pique, c'est qu'elle a subi une offense ou qu'elle a besoin d'une substance vitale pour se régénérer. Les fourmis ne connaissent ni le luxe d'une richesse insolente ni l'extrême besoin : *SO-E-WI*, Dieu-Le-Créateur est avec elles. Le sens d'honneur lui fait préférer quoi qu'il en soit, le respect mutuel à la soumission aveugle, voire la mort à la honte. Une manifestation de leur essence de solidarité africaine se traduit encore par le mouvement culturel dénommé *Moïnam*, c'est-à-dire union familiale, mais une famille élargie ayant en son sein les membres natifs et les sympathisants. Mythe et réalité, le peuple gbaya est de la fourmilière.

La connaissance du comportement linguistique est essentielle dans l'analyse des cultures orales ; c'est pourquoi nous avons adopté, ici, une langue mixte : gbaya-français. L'essentiel de la vie sociale se rapporte à *nàm*, la famille. *Wanto* dit *Towal-l'Araignée* ou l'Être-qui-parle et son épouse *Laahiso* sont de l'époque de *Sòkabem*/les Ancêtres alors que le plus célèbre personnage anthropomorphe gbaya qui est *Karnu* et son épouse *Naa-yargunu* sont du temps des Anciens. Ils ont en commun *kifili kèfèlè*/la nature humaine : diverse et ondoyante. Il y a les symboles de *òó-yé*/le vivre-ensemble ainsi que la matérialisation de *kòya-tè/war-tè*, la

vie spirituelle en milieu gbaya. Les enjeux liés à la typologie et à la symbolique des valeurs renvoient d'une part à l'imaginaire gbaya de *mgbatu*, la possibilité d'influence sur le destin. Et de l'autre, à l'imaginaire de *yongo*, le rapport de cause à effet.

2. O-nma mgbák-ingamo tè táoemò gbaya/Des aspects scientifiques de la culture gbaya

Les personnages gbaya, initiés, ont une bonne connaissance de la vie ordinaire et du domaine spirituel.

2.1. Nètè tòra kiitè hótè zúdukbí/De la lecture du corps au corpus social

Ici, *zòkamò/la vue*, par exemple, c'est *òmi/la vie*. Dire : « *mé tè zòk/tu verras* » revient à « *wi dúk-kpasa tè zòk/qui vivra verra* ». Les yeux, organes de la vue, se trouvent sur le visage, au niveau de la tête. De façon métonymique, *zù/la tête* représente *kiitè/l'être en entier*. C'est la vie de cet être. Cela est d'autant vrai que les yeux sont les reflets de *sòtè/l'âme* et il suffit d'ôter à un être sa tête pour que le reste du corps ne soit plus. La généalogie est prise en compte, *tè zúduk-zim*, dans l'organisation clanique. Et la connaissance des éléments constitutifs de l'univers se manifeste, *tè zanganú*, dans la liturgie gbaya.

En numérologie gbaya, *taar/trois (3)* est le chiffre de *wiwii/la masculinité*, de la virilité, de l'induplicité et de la puissance : « *Do wiwii gan zu taar na/Le karma d'un homme ne peut aller au-delà de trois* ». Alors que « *Do-okoo né naar/Le karma de la femme atteint quatre (4)* ». C'est le chiffre de la duplicité ou de la dualité, de l'abondance, du partage et surtout de la fécondité. Le chiffre impair d'homme : *taar/trois* plus ce chiffre pair de femme qui est *naar/quatre* font *mòóròdongyiitoo/sept (3+4=7)*. Sept s'avère être le chiffre suprascientifique de la perfection et de la vie : de l'union d'un homme (3) à une femme (4) donne normalement un enfant, qui est *òmi/une vie* ou *mòkosò/un être sacré (7)*.

Zù/la tête, à elle seule, porte ce chiffre sept (7) marqué par les orifices corporels du même nombre (7). S'il le faut souligner,

bem/l'enfant vient normalement au monde par *zú-a*/sa tête parce que l'actualité et l'avenir de l'être est à sa tête ; le reste du corps sans tête appartient au passé, au musée, si ce n'est simplement à la mort et au cimetière. C'est ce qui explique la nécessité pour un être ou pour un corps social d'avoir convenablement sa tête à sa place, de l'entourer des soins nécessaires ou de le suppléer quand il le faut comme ce fut le cas dans le conte de « *Ngéési* » (Conte 12). L'universel existe dans le spécifique ; c'est en creusant le particulier qu'on accède au général. Logiquement, même le premier roman nègre, *Batouala* de René Maran, est inspiré d'une aire culturelle gbaya en RCA (l'ex Oubangui-Chari). En effet, les faits décrits, le caractère ample de l'habit du chef sur lequel l'accent est mis dans la préface et dans ce livre renvoie effectivement à « *Batouala/[G]ba-tua-laa* », Grosse-case-habit, en langue gbaya. Et pour mieux vivre-ensemble d'une telle richesse, quelles sont les maximes de cette aire linguistique et culturelle ?

2.2. Héémbéa ko Gbaya/Les maximes gbaya

Il y a au moins neuf (9) maxime gbaya à respecter pour le maintien nécessaire de l'harmonie, de la paix individuelle et collective. En principe, le Gbaya n'aime pas et n'est pas pour :

1. « *Mòó dòr* » : ce qui importune (Contes 1, 2, 5, 19, 22, Proverbe 6, etc.) ;
2. « *Déé géémo/Déé ndùú* » : ce qui réifie ou chosifie (Chants 23 à 25, etc.) ;
3. « *Déé bara* » : ce qui rend esclave (Contes 1, 20, 22, Blason 17, Chant 21) ;
4. « *Mòó foe/Mòó bùú* » : ce qui déshonore ou se déshonore (Contes 11, 21, 22, Proverbes 27, 32, 59, Jurons 1 et 2, Devinette 8, Blason 12, etc.).

Il s'agit ainsi de ne pas aimer ni être en harmonie avec tout ce qui est anti-valeur, inhumain, injuste, source de conflit, de guerre, de barbarie et d'indignité. Par contre, le même personnage gbaya aime et est pour :

1. « *Kpáá-zu/Òó wan-tè/Déé mò nè ta-tè* » : la dignité et la liberté qui est bien différente du libertinage (Contes 1, 7, 10, 20, Proverbes 35 et 51, etc.) ;

2. « *See, Kpee see/Nòó ngidi, Déé mòó-wiwii* » : la bravoure (Contes 8, 9, 22, Proverbes 19, 21, 45, Comptine 16, Chants 1 à 4, Légendes 1 à 4, etc.) ;
3. « *Tom/Déé tom/Déé kpasa tom* » : le travail ou la lutte pour le respect mutuel dans la société égalitaire (Contes 5, 9, 21 à 22, Proverbes 14, 56, 60, Chants 7, 10, Tableaux 1 à 5 des noms) ;
4. « *Zia-nmaa/Aasee kò-nmaa/Gbáká-nmaa* » : la solidarité incluant l'hospitalité (Contes 1, 5, 6, 8, 12, 13, 20 à 22, Proverbes 10, 38, 39, 55, Devinettes 9 et 13, Berceuses 1 à 4) ;
5. « *Nyèma-nmaa, Túu-tè-nmaa, Gòna foe yi-nmaa* » : l'intégrité (Devinettes 1 et 15, Contes 16 à 18, Proverbes 5, 13, 22, 33, 40, 41).

Le dixième principe (10) aurait été « *Túu-tè mo/Dafa war mo* » : l'honneur, qui couvre l'ensemble de ces maximes et se rapporte à tout ce qui est humain, juste, loyal, source de paix et de prospérité individuelles et collectives (Contes 3 à 9, 12 à 15, 21 à 22, Proverbes 11, 44, Devinette 2, Poésie sacrée 1 à 6, etc.). Et ces maximes devraient être bien connues et observées au sein du plus grand mouvement culturel gbaya qui est le Moïnam.

3. L'histoire et le fondement du Moïnam

Il s'agit ici d'un aspect de ce qui relève de la dynamique de langue et du patrimoine gbaya. Pour les natifs gbaya et leurs sympathisants, le Moïnam est un cadre de vie et d'échanges socio-culturels. Le fondement du Moïnam se rapporte à sa création, sa définition ainsi qu'à ses objectifs et au-delà des réunions ordinaires, l'histoire du Moïnam renvoie à ses différents congrès ou festivals.

3.1. Les congrès et festivals Moïnam

Le Moïnam se manifeste solennellement lors de ses congrès qui seront ensuite jumelés aux *Gbanga-Moïnam* ou festivals culturels gbaya.

3.1.1. Les congrès Moïnam

Le congrès désigne la grande assemblée de membres ou de délégués du Moïnam. Cette grande réunion à caractère socio-culturel s'est tenue dans plusieurs villes (gbaya) du Cameroun. Il s'agit de :

- 1994 à Bertoua ;
- 1996 à Meiganga ;
- 1998 à Bertoua (une fois de plus après celui de Meiganga) ;
- 2001 à Ngaoundal.

3.1.2. Les congrès et festivals Moïnam

À partir de 2010, le congrès est jumelé au festival Moïnam. *Gbanga-Moïnam*, le festival Moïnam, c'est la manifestation culturelle gbaya qui consiste en une série de présentations artistiques, durant quasiment une semaine. Les congrès et festivals Moïnam ont ainsi eu lieu en :

- 2010 à Garoua-Boulai ;
- 2012 à Meiganga ;
- 2016 à Batouri ;
- 2019 à Ngaoundéré
- et en perspective, 2021 à Bertoua).

La localisation du peuple gbaya s'étend, pour le moins, sur l'Afrique centrale. Mais les congrès et festivals Moïnam ne se sont tenus jusqu'ici qu'au Cameroun, notamment dans les régions basiques du peuplement des Gbaya que sont l'Adamaoua et l'Est du pays. Cette restriction de l'espace géographique se trouve-t-elle dans le fondement du Moïnam ?

3.2. Le fondement du Moïnam

Le fondement du Moïnam a trait ici à sa création, sa définition et à ses objectifs.

3.2.1. La création et la définition du Moïnam

Depuis sa création en mars 1993 le MOÏNAM, Union-familiale en gbaya, signifiait : Mouvement d'Investissement et d'Assistance

Mutuelle. Dix-sept (17) ans après, le terme « Investissement » est remplacé par « Intégration » au congrès et festival Moïnam qui ont eu lieu à Garoua-Boulai en 2010. Et dès lors, MOINAM signifie : Mouvement d'Intégration et d'Assistance Mutuelle. La devise du Moïnam, c'est : Fraternité-Solidarité-Progress.

Il s'avère que l'intégration sociale l'emporte sur l'investissement économique en milieu gbaya. Cela est d'autant vrai qu'au Cameroun, un pays qui compte dix régions, il y a trois camps des réfugiés ; et deux sur les trois (2/3) camps des réfugiés au Cameroun se trouvent comme par hasard en milieu gbaya de l'Adamaoua (Bor-gop/Meiganga) et de l'Est (Gado/Garoua-Boulai) qui sont les deux régions de bases gbaya dans ce pays présenté comme une terre d'hospitalité.

3.2.2. L'objectif général et les objectifs spécifiques du Moïnam

De Gabriel Ndibo Zaoro, le tout premier président, à Yadi Bello, l'actuel président national, en passant par d'autres comme Aoudou Bello et Paul Danata, les objectifs du Moïnam sont les mêmes.

En effet, l'objectif général du Moïnam est de faire du Gbaya, un être épanoui grâce à sa culture qui induit son développement et sa contribution à l'effort local, national voire mondial, de croissance [politico-religieuse et] socio-économique.

Concrètement, l'objectif général du Moïnam se ramifie en quatre objectifs spécifiques, que sont :

- Promouvoir les richesses artistiques et culturelles du peuple gbaya ;
- Relever le niveau d'éducation formelle et le niveau d'apprentissage des us et coutumes du peuple gbaya au sein de la communauté ;
- Mettre en place des mécanismes de financements permanents des différentes structures du Moïnam (Moïnam, Okoo-Moïnam, Be-Moïnam) ;
- Rendre le Moïnam opérationnel en instaurant des critères assez rigoureux pour la désignation des responsables (du Moïnam ou à partir du milieu gbaya).

L'identité culturelle gbaya se symbolise, essentiellement, par *Soré* qui est, dans cette aire culturelle, la Plante de vie-paix-prospérité. De ce *Soré*, ses racines et son tronc représentent les valeurs d'ethnicité tandis que, *wàà in dó-a kóó waya-α*, ses feuilles et fleurs voire ses fruits sont la représentation des valeurs d'universalité ou d'ouverture. Il peut alors s'agir de la parenté à plaisanteries intra ou intercommunautaire.

4. *Nàm-dezèng*, les parentés à plaisanteries

Nàm, la parenté est ici un lien de *nàm-dedee*/la consanguinité ou de *nàm-babaa*, l'alliance. Elle (*nàm*, la parenté) peut être basée sur la ressemblance, sur l'analogie ou sur l'affinité. *Zèng*/la plaisanterie est, quant à elle, une chose dite ou faite pour plaisanter. *Deezèng*, le verbe plaisanter renvoie à dire ou à faire une chose pour amuser ; c'est ne pas parler sérieusement ou se moquer gentiment de quelqu'un, d'un ami surtout, pouvant être un individu ou un groupe social. *Nàm-dezèng*/la parenté à plaisanteries est de ce fait un cadre d'échanges plus ou moins franc puisqu'entre amis très peu de gens « se cachent le sexe » ; comme la vérité dans un contexte délicat ou inapproprié, le sexe est tabou, masqué ou voilé et est à débusquer. De toutes les parentés à plaisanteries en milieu gbaya, les plus en vogue sont celles de *fordezèng*/la belle-famille à plaisanteries ainsi que de *zomwidezèng*/l'aïeul à plaisanteries. Sur le plan exogène, la parenté à plaisanterie, qui engage l'individu ou l'ensemble de la communauté gbaya dans la filiation avec d'autres, est essentiellement *nòkòdezèng*/le cousinage à plaisanterie. Voyons donc ce qu'il en est du fait, d'abord entre les personnages gbaya et ensuite entre les actants gbaya et ceux d'autres communautés.

4.1. Les parentés à plaisanteries intra-gbaya

Nàmdezèng zangdukbíi-gbaya est l'expression dont l'équivalent en français donne ici « la parenté à plaisanteries intra-gbaya ». En fait, nombreuses sont les situations qui favorisent le recours à la parenté à plaisanteries des personnages gbaya entre eux : d'où le terme « intra-gbaya » pour signifier qui est endogène à ce

groupe social. Dans la sphère des contes, deux contes gbaya retiennent l'attention à ce sujet. Il s'agit d'abord d'un extrait du conte de l'incontournable « *Wanto l'Araignée et Gbadaa les Singes* » (Conte 5).

Les pères-dodus : « *Cousin, ah ! cousin est-il vraiment mort ?* »

La masse des singes : « *Ding nmani nmani !* »

Les pères-dodus : « *Cousin, hik, hik ! cousin le bienfaiteur !* »

La masse des singes : « *Ding nmani nmani !* »

Les deux jeunes singes : « *Le mort emporte-t-il la hache ?* »

La masse des singes : « *Ding nmani nmani !* »

Les deux jeunes singes : « *Cousin, hik hik ! que le bien demeure le bien !* »

La masse des singes : « *Ding nmani nmani !* »

Mòózèng, ce qui est amusant ou plaisant se trouve ici dans l'appellation « *lòkó/cousin* » pour désigner le personnage de *Wanto l'Araignée* dans la chanson de *Gbadaa les Singes*. Le glissement sémantiquement comique de ce terme est plus perceptible dans le texte original en langue gbaya : « *Lòkó* » au lieu de « *Nòkó* » habituel. C'est une transformation à la fois poétique ou créative qui marque de façon significative le caractère littéraire, vraisemblable ou pas vrai de cette parenté qui ne l'est qu'à plaisanterie ici entre *Wanto l'Araignée* et *Gbadaa les Singes*.

La remarque est avérée dans la mesure où le conte dit explicitement que cette parenté n'est que *kòta/une ruse de Wanto*, l'ancêtre mythique des Gbaya, qui embrasse ainsi o *Gbadaa/les Singes* de la barbarie en matière de relation diplomatique pour mieux les étouffer, pour mieux « se venger ». *Nàmdezèng/la parenté à plaisanteries* prend, dans ce cas, la forme d'une vengeance symbolique. Il s'agit, à bien voir, d'un cadre expiatoire qui est destiné à réparer la faute ou le crime d'une personne, d'un ou de plusieurs personnages et même d'une ou de plusieurs communautés. C'est pourquoi, il s'approprie puis exploite le dicton gbaya et « *dang dawa nè kòli na/ne disperse*

pas les singes par une vilaine toux » (L⁴.6). Pour ce faire, « *Wanto pii laa-gbadaa, nêé ba sêm in wa./Wanto se vêtit en singe et alla nouer avec eux le lien d'amitié.* » (L.7). Il simulera ensuite le mort ; sa hache au chevet attendant les Singes, qui arrivent effectivement émus de *gima fio*/les chants funéraires où les adultes sont les plus idiots. Toujours dans l'univers des contes, qui est la forme la plus accomplie de la littérature orale, un autre cas de figure est inscrit dans *to*/le conte gbaya intitulé : « *Suie, Zi in Zifa/Crapaud, Mouche et Moustique* » (Conte 17).

Crapaud, Mouche et Moustique travaillaient au champ de leur Belle-famille.

Ils cueillirent et mangèrent en cachette les aubergines mûres du champ.

Seulement, une graine d'aubergine entêtante colla à la bouche de Mouche.

Mouche voulant alors la projeter, vit sa tête céder : *nguilock !*

Crapaud ne pouvant s'empêcher de rire, fit éclater son ventre : *tol !*

Dans l'effroi, Moustique voulant fuir se fractura les jambes : *kpas !*

Le titre d'un conte gbaya est égal à la présentation des personnages ou actants. Ce conte qui met en scène « Crapaud, Mouche et Moustique » est voué au comique par le choix des actants : *Suie*/le Crapaud, *Zi*/la Mouche et *Zifa*/le Moustique dont chacun prétend épouser une femme, une jeune fille de valeur, par leur travail respectif. *Suie*/le Crapaud, qui ne sait que coasser, est par sa forme ventrue le symbole de la gourmandise, de celui qui consomme plus qu'il ne produit, et de la paresse que condamne le dicton gbaya : « *Tééri bá wòr mò na./La paresse n'emporte rien.* » (Proverbe 14). Incapable même de rire, son ventre s'explode : « *tól !* » et *Suie* le Crapaud meurt. Le personnage de *Zi*/la Mouche n'en est pas moins risible. C'est *sêm*/l'ami des *pèrmo*/odeurs et surtout de *pèrmborámo*, la puanteur. *Zi*/la Mouche est ici le symbole de vaine assistance à la pourriture et au déclin. La vanité de son assistance est synonyme de *rúngú*/l'hypocrisie qui est très blâmée dans l'aire culturelle gbaya. *Wirúngú*/l'hypocrite est un menteur et « *òr wi hó dèr mò kò'i na, hó*

⁴ L. : Ligne et LL. : Lignes

gara wen na./la compagnie du manipulateur cesse quand l'heure est grave. » (Proverbe 2). C'est pourquoi : « *Wi usi dai kò-nang ha Zi na./Une blessure à la plante du pied ne se présente pas à la mouche.* » (Proverbe 12).

Vu *mòórúngú ko-a*, son caractère hypocrite, *Zi/la Mouche* serait sans doute l'instigateur du vol des « *gbè tono kpèé fo/aubergines mûres du champ* » de *for/la belle-famille*. Ces fruits mûrs témoignent de l'absence de (prétendants) voleurs avant le passage de ceux-là qui sont des prétendants d'anti-valeurs ; et mûre, l'aubergine *gbaya* devient semence. La graine « entêtante » collée à la bouche de *Zi/la Mouche* qui fait mouche est signe de sa culpabilité. Alors, « *mòó ònyòó nú mè, né mòó gbè mè./on meurt facilement de ce qu'on aime le plus.* » (Proverbe 52). L'actant *Zifa/le Moustique*, par sa nuisance au sommeil et par sa succion du sang est la représentation de *widua/le sorcier* ou la sorcière. Le personnage sorcier paraît invisible et insignifiant, mais ses faits sont énormément cruels. *Nè nma bedokzèé*, c'est un virus. Tous ces trois prétendants : *Suie/le Crapaud*, *Zi/la Mouche* et *Zifa/le Moustique* sont donc mauvais, mais « *wi gbó zang ngoya dèr giiwi na/l'estomac du porc ne s'expose pas* » (Proverbe 11). Ils ne sont là que le temps de prétention ou des fiançailles, car « *har koo bo né bá koo na/fiançailles et mariage sont deux* » (Proverbe 25).

D'autres exemples de *nàmdezèng/la parenté à plaisanteries endogène* ou entre les personnages *gbaya* se trouvent dans *o nú-wen-dara*, les invectives et dans *nma tokòdòowen*, un mythe inspiré de *Tóyó/le Chien*, qui est « un fidèle compagnon de l'homme *gbaya* ». Dogo Badomo Beloko (inédit : 1997), dans la séquence intitulée « Le chien *gbayatise* » (Mythe 1), présente une attitude comique et plaisante du personnage de *Tóyó/le Chien*, qui, fidèle à son rôle de gardien, identifie et met en garde *gèné/le visiteur* en ces termes :

Quand le chien aboie : *Wùù ! Wùù !* Le *Gbaya* lui prête les paroles en disant : « Qui es-tu ? Que veux-tu ? Et si tu n'es pas honnête, il ne faut pas tenter de t'approcher d'ici. Ne tente surtout pas de toucher à quelque chose ici chez nous...Est-ce que tu

m'entends ? », dit le chien. Quand le chien hurle : *Hêê ! Hêê !* Le Gbaya l'interprète par : « Ne t'amuse pas, aussi ne tente pas de toucher même par hasard à quelque chose par ici, je suis chez moi. Ne t'avance pas sans permission. ». Quand le chien jappe : *Hii ! Hii !*, « Tu croyais que je m'amusais, tu sauras aujourd'hui de quel bois je me chauffe. N'ose pas toucher à cette femme que j'ai dotée. ». Et quand il creuse le sol de ses pattes antérieures, *gbayatisé* ; le geste veut dire : « Il y aura catastrophe, il y aura désastre aujourd'hui. Tu as voulu la guerre, il y en aura, et, ça va chauffer. Je te conseille de laisser tranquillement ma femme. ».

En outre, l'usage de *nú-wen-dara*, les invectives, amuse dans le jeu de *nàmdezèng/la* parenté à plaisanteries à l'intérieur de la communauté gbaya pour plusieurs raisons. Il y a d'abord *war pèkowi*, la classe d'âges. Ici, *obem/les* enfants, qui sont les grands utilisateurs des invectives, s'en insultent entre eux pour choquer avant ou après une bagarre, voire un refus ou pour se venger faute de pouvoir rendre le coup physique. O *gasawi/les* adultes, ensuite, ne s'invectivent franchement ou sérieusement entre eux qu'en temps de conflit réel. Quoi qu'il en soit, il y a de quoi satisfaire l'intérêt réaliste.

Au sein de *nàm/une* famille, les personnages gbaya ne s'invectivent pas en désordre. O *mboe/les* beaux-frères et o *sia/les* belles-sœurs sont dans une classe qui leur permet de s'invectiver : c'est ici *nàmdezèng sia*, la parenté à plaisanterie de *for/la* belle-famille. O *nòkó/les* oncles ou o *sembàà/les* tantes, o *be-nòkó/les* neveux ou les nièces et o *be-dáà, be-nàá/les* cousins ou les cousines se regroupent dans une autre classe d'inter-invectivabilité, qui est celle de *nòkódezèng/la* parenté à plaisanteries de *nòkó/lòkó* le cousinage. O *be-kòò/be-yàà* les petits-enfants et o *zomwi (kòòkó/yàá)* les grands-parents constituent la troisième et dernière classe d'inter-invectivabilité familiale : il s'agit de *zomwidezèng*, la parenté à plaisanteries de *zomwi/l'aïeul* ou des âges extrêmes.

Nàm, la famille peut s'étendre à *zúdukbíí/la* société, mais toujours *nyèm nè pèkowi/par* tranche d'âges ou par génération. O *kpang/les* initié(e)s n'ont pas besoin d'appartenir à *nàm/la* famille

pour invectiver o *dem*/les non-initié(e)s qui peuvent répondre avec beaucoup de retenue ou pas du tout.

De plus, est-il possible de percevoir dans le corpus les faits similaires mais exogènes ou entre un, voire plusieurs personnages gbaya et un, voire plusieurs autres actants d'une ou d'autres communautés ?

4.2. Norme intercommunautaire de parentés à plaisanteries

Par « *warmo, yuwarmo*/la norme », nous entendons ici l'état conforme à la moyenne et considéré comme la règle : *deemo nè yuwar-a*/rester dans la norme. C'est « l'aspect prescriptif d'une valeur » (Zima, 2000 : 18), le principe ou le critère auquel on se réfère pour éviter de dire ce qu'il ne faut pas ou pour éviter de mal faire. *Mgbara-zúdukbíí*, inter-communautaire est ce qui se vit, se dit ou se fait d'une communauté à l'autre. Il peut s'agir ainsi d'un personnage gbaya qui use de *nàmdezèng*/la parenté à plaisanteries dans une autre communauté ou l'inverse. La préoccupation actuelle n'est plus de revenir sur la manifestation détaillée de la parenté à plaisanteries ou des parentés à plaisanteries, mais plutôt celle de rechercher et montrer l'ouverture ainsi que le lien entre le monde culturel gbaya et les autres. Il est question, dans cette partie du travail, de s'intéresser aux communautés qui, en alliance avec les Gbaya, se reconnaissent et s'acceptent dans ce lien socio-culturel et qu'on perçoit, ici, à travers les indices du corpus.

Tout part d'un constat. L'appellation « *nòkó/lòkó* », le cousin ou la cousine, ne se limite pas à l'intérieur de la communauté génératrice de la littérature orale gbaya. Les informateurs, poètes, chanteurs et conteurs gbaya qui sont parfois des personnages narrateurs appellent en l'occurrence ceux des tribus Dii et Laka : « *Nòkó*/les cousins ou cousines » et ceux-là se reconnaissent tels en retour. De génération en génération, cela dure sans précision sur le point de

départ de *deenàm'i*/ladite filiation⁵. Les productions littéraires en sont influencées et les invectives, par exemple, franchissent les frontières communautaires élargissant ainsi le cadre de *nàmdezèng*/les parentés à plaisanteries. Mutuellement, le sujet invectif s'estime *wan*/le roi et taxe l'invectivé de *bara*/son esclave. *Deeyímòówan*/la royauté et *deemòóbara*/la servitude sont celles de leurs communautés respectives. À bien s'y pencher et mieux voir, plusieurs faits culturels sont si proches du groupe social *gbaya* à d'autres communautés dans et même à partir du corpus de la littérature orale *gbaya*. La légende de *Karnu* est une illustration de l'interculturalité en milieu *gbaya* (Légende 4).

Son souffle est désormais celui de la mondialisation de la liberté et de l'humanité d'où son nom de renaissance : *Karnu*, L'homme qui enrôle et enrôle le monde dans sa vision. C'est ainsi qu'en plus des *Gbaya*, plusieurs ethnies d'Afrique centrale notamment du Tchad, du Gabon, de la Guinée Équatoriale, des deux Congo, de la République centrafricaine et du Cameroun l'ont suivi dans la lutte sans merci pour l'indépendance de ces ex-colonies. Crubillé et ses pairs *Buwi*/Blancs ne comprenaient rien de la troupe multi-ethnique de *Karnu* qui avançait royalement et prophétiquement aux pas posés de *Wannu* le véritable Chef de terre.

Et il paraît que l'explication majeure de l'existence de *nàmdezèng mgbara-zudukbíi*/les parentés à plaisanteries intercommunautaires, notamment entre la communauté *gbaya* et d'autres, est dans cette historicité légendaire de « *Karnu* le chef de troupe multi-ethnique dans sa guerre de *Kongo wara* » (Légende 4). Sinon, comment comprendre que plusieurs *zudukbíi*/peuples se côtoient et cohabitent, mais certains sont *nòkó*/cousins et d'autres ne le sont pas ? *Zang to-ingnyérémo'i*, dans cette légende, il est question de libérer le peuple noir de « la barbarie coloniale » à partir de l'Afrique centrale. Il s'agit à la fois d'une révolte et d'une révolution de ces peuples opprimés pour leur indépendance. Le

⁵ Selon Edmond Cros (2003 : 184), « la sociocritique est une discipline qui s'intéresse à l'origine socio-idéologique des formes » et ici, à l'origine des parentés à plaisanteries intercommunautaires.

leader incontesté en est *Karnu* : « Il avait conscience de la persécution du peuple noir par la barbarie coloniale. Rien que pour le chemin de fer, les Nègres remplaçaient à la fois machines et explosifs ; mourraient faute de soin puis de soif ou de faim sans aucune considération et sans relâche sous le fouet et le rapt continuel des Africains. », dit la légende aux faits historiques avérés. Une carte de Raphaël Nzabakomada-Yakoma (1977 : 235) présente la zone touchée par « *biro karnu/la guerre de Kongo wara* ».

C'est dans cette lutte commune pour la liberté autour d'un leader charismatique, qui est *Karnu* le digne fils *gbaya*, que les solides liens de *gasa deenàm/la parenté élargie* se sont établis pour continuer à se manifester aujourd'hui sous des formes multiples parmi lesquelles *nàmdezèng mgbara-zúdukbíí*, les parentés à plaisanteries intercommunautaires, précisément entre la communauté *gbaya* et d'autres. De l'avis de nos informateurs, l'apport particulier de « *nòkó les cousins Dii* » a été les produits de *duiadono/la forge* ou la fabrication des armes de guerre telles que *sèé/les lances*, *gba'a-goo/les flèches*, *pàá les couteaux*. Après la guerre soldée par l'obtention ou l'accès à l'indépendance recherchée, les relations de « *nòkó les cousins Gbaya et Dii* » ont été entretenues pour la chasse au gibier, d'où les nombreux mariages exogamiques entre les personnages de ces deux peuples jusqu'à nos jours.

De même, « *nòkó les cousins Laka* » auraient été les plus présents aux côtés des *Gbaya*. Ils sont si proches qu'ils s'invitent presque naturellement aux deuils et surtout aux enterrements les uns les autres. Ce serait la continuité de ce qui s'est ainsi passé pendant ladite lutte d'indépendance. Au-delà de la guerre légendaire dite de « *Kongo Wara* » entendez « *manche de houe* » pour marquer la vision utilitaire et solidaire de son leader *Karnu* : « *Wara* », la houe permet de cultiver même seul un champ mais la récolte profite à plusieurs membres de la société voire de l'humanité ; et c'est justement par « *Kongo* », le manche qu'on tient « *Wara* », la houe. « *Kongo* » est ainsi le lien entre deux ou plusieurs pays,

peuples ou un lien qui tient le monde. L'Afrique, en général et l'Afrique centrale en particulier, est un brassage de plusieurs peuples. Vu la mobilité et l'étendue géoculturelle gbaya, plusieurs peuples d'Afrique et du monde peuvent s'estimer et entrer à bon droit dans *deenàm*/la parenté ou du moins *nàmdezèng*/la parenté à plaisanteries gbaya. Donc, vivre-ensemble dans le respect des normes coutumières n'a jamais posé de problème en Afrique qui est le berceau de l'humanité et des civilisations (Cheikh Anta Diop, 1967). C'est l'ignorance ou la négligence des lois essentielles et traditionnelles pour une modernité capitaliste, individualiste, égoïste et perverse qui plonge continuellement le monde dans une crise multiforme aux effets suicidaires, de génocides ou de crimes contre l'humanité.

Conclusion

Au terme de cette étude de la langue, du patrimoine et de la parenté à plaisanteries intra ou intercommunautaire de l'aire culturelle gbaya, le fondement de ce fait de vie individuelle et collective, qui se transmet de génération en génération, se base sur l'histoire et sur les rites du peuple en question. *Nú gbaya*, la langue gbaya en est ce substrat qui garantit l'expression de l'authenticité. En Afrique et précisément au Cameroun, deux groupes sociaux (qui pourront faire l'objet d'un autre article) ont le mérite d'avoir leurs propres écritures, en plus de l'alphabet arabe ou romain. Il s'agit respectivement de l'alphabet *shu-mum* du sultan Njoya Ibrahim chez les Bamoun et de l'alphabet *zagandi* de l'ingénieur Gabriel Ndibo Zaoro, le tout premier président du Moïnam (1993) qui est le plus grand mouvement culturel gbaya. L'objectif général du Moïnam est de faire du Gbaya, un être épanoui grâce à sa culture qui induit son développement et sa contribution à l'effort du mieux-être local, national et universel. Il est question de promouvoir les richesses artistiques et culturelles du peuple gbaya, à partir du Cameroun, en harmonie avec d'autres communautés d'ici et d'ailleurs.

Et, *Soré/Soré-gangmo*, la culture gbaya de vie-paix-prospérité renvoie à la féminité comme à la maternité qui allie la divinité à

l'humanité et vis-versa puisqu'ici, Okoo né Soré-gangmo, la femme est l'incarnation de la vie-paix-prospérité. Être initié à la culture gbaya de Soré-gangmo, c'est se connaître héritier des biens sacrés de So/Dieu ou So-é-wi le Dieu-de-l'existence, à condition d'observer et de vivre le principe de Yongo, la Cause-à-effet synonyme du droit humain-divin. Nmana/l'ordalie gbaya est très fidèle à sa vertu judiciaire dans la symbolique théocratique de Soré/So-ré le Dieu-village puisque So/Dieu est ici avec ré/yé, le village gbaya. Dans le temps et dans l'espace de l'existence : « *Ka mè de demo, mé de wen tè mè ; mé de dangmo, mé de wen tè mé.* / Si tu fais du bien, tu le fais à toi-même ; fais du mal et cela te revient. » (Chant 25). Ce travail, qui est pour une meilleure connaissance de la culture gbaya, voudrait s'inscrire dans une logique de pérennisation des patrimoines culturels de l'universel, car : « *wi dúk zú gba'a dere fan nè mbé-a.* / c'est sur l'ancienne natte qu'on tisse la nouvelle. » (Proverbe 56), sans reprendre les erreurs du passé.

Bibliographie

Blanchard, Yves et al., 1982, *Dictionnaire gbaya-français. Dialecte yaayuwee*, Meiganga, Centre de Traduction Gbaya.

Cros, Edmond, 2003, *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan.

Dili Palaï, Clément, 2001, « Aux sources de la littérature écrite au Nord-Cameroun : entre orature, oralité et oralisation », *Palabres*, Volume spécial, Ka'arang.

Diop, Cheikh Anta, 1967, *Antériorité des civilisations nègres, mythe ou vérité historique ?* Paris, Présence Africaine.

Eno Belinga, Samuel-Martin, 1978, *Comprendre la littérature orale africaine*, Paris, Saint-Paul.

Ferreol, Gilles et al., 1991, 1995, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin/Masson.

Nzabakomada-Yakoma, Raphaël et al., 1977, *Les Africains. Tome IV*, Paris, Jeune Afrique, pp.227-257.

Noss, Philip A., 1981, *Gbaya : phonologie et grammaire. Dialecte yaayuwee*, Meiganga, Centre de Traduction Gbaya.

Roulon-Doko, Paulette, 1998, *Chasse, cueillette et culture chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan.

Sorey, Paul, (2003) 2016, *Nyéré né demo/Communiquer est bien*, Yaoundé, Ifrikiya.

Yadji, Paul, 2017, *Littérature orale gbaya du Cameroun : valeurs et figuration*, thèse de Doctorat/Ph.D. en Lettres, Université de Maroua.

Zima, Valentin Pierre, 2000, *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan.

Sources orales

N°	Nom et village d'origine	Âge	Sexe	Profession	Date et lieu de l'entretien
01	Amina Marie, de Bétaré-Oya	55ans	Féminin	Femme politique	25 août 2011, Bertoua
02	Boéténa Philippe, de Djohong	86ans	Masculin	Initié <i>Labi</i> et Évangéliste à la retraite	08 septembre 2011, Ngaoundéré
03	Danata Paul, de Batouri	54ans	Masculin	Député et Ex-Président national du Moinam	18 décembre 2013, Yaoundé
04	Dari Zoknéyi Marguérite, de Yéndé	07ans	Féminin	Élève et jeune conteuse	01 septembre 2011, Gankombol
05	Dindo Rebecca, de Meiganga	42ans	Féminin	Chef-traditionnel de 3 ^e degré	21 décembre 2013, Meiganga
06	Dogo Badomo Beloko, de Meiganga	67ans	Masculin	Artiste pluriel, conteur professionnel et chercheur	07 septembre 2011, Ngaoundéré et 02 janvier 2015,

YADJI P., *Nú in táoemò ko gbaya1 : la langue et le patrimoine...*

					Meiganga
07	Doua Philémon, de Garoua- Boulai	48ans	Masculin	Enseignant d'Université et Directeur du Centre culturel gbaya à Ngaoundéré	03 septembre 2014, Ngaoundéré
08	Garba André, de Laka	43ans	Masculin	Forgeron	02 septembre 2011, Laka
09	Gbae Marcéline, de Gankombol	56ans	Féminin	Miss <i>Zaa-bolo</i> et cultivatrice	27 décembre 2014, Gankombol
10	Gbanga Emmanuel, de Ketté	35ans	Masculin	Enseignant d'Histoire et Maire de Ketté	25 août 2011, Bertoua
11	Haïto Mamadou, de Koundé/RCA	47ans	Masculin	Cultivateur, éleveur et membre Moinam- RCA	09 août 2014, Garoua-Boulai
12	Hamadou Samson, de Dir	49ans	Masculin	Animateur général de l'alphabétisation du Centre de Littérature gbaya	04 septembre 2011 et 02 janvier 2015, Meiganga
13	Hamat Elie, de Yéndé	95ans	Masculin	Initié <i>Labi</i> et Ancien combattant	03 septembre 2011, Meidougou
14	Maa Ngala Djenabou, de Waakasso- Lokoti	62ans	Féminin	Devineresse- Guérisseuse	02 septembre 2011, Mgbakoungué- Meiganga
15	Meigari, de Zouzami	62ans	Masculin	Commerçant	01 septembre 2011, Gankombol
16	Missa Mathieu (Dégonnou), de Boforo- Ngaoundal	61ans	Masculin	Ex-infirmier et Animateur culturel	03 janvier 2015, Ngaoundéré
17	Moussa Sodéa, de Domta	45ans	Masculin	Responsable Centre Communication Gbaya à Sawtu Linjiila	20 août 2011 et 04 janvier 2015, Ngaoundéré
18	Mo'o-wélé Jean, de Gbaboua/RCA	26ans	Masculin	Étudiant à Bangui	09 août 2014, Garoua-Boulai
19	Naayé Adama, de Bekoni/RCA	84ans	Féminin	Initiée <i>Zaa-bolo</i> et veuve d'un initié	12 août 2014, Djohong

YADJI P., *Nú in táoemò ko gbaya1 : la langue et le patrimoine...*

				<i>Labi</i>	
20	Ngozo Jean, de Tibati	57ans	Masculin	Ex-maire de Tibati et membre du Moïnam	03 janvier 2015, Ngaoundéré
21	Ninga Songo, de Dir	78ans	Masculin	Initié <i>Labi</i> , enseignant et homme politique	21 décembre 2013, Meiganga
22	Nyandong Ali Rigobert, de Garoua-Boulaï	61ans	Masculin	Ex-musicologue aux Conservatoires de Bordeaux et de Dakar	09 août 2014, Garoua-Boulaï
23	Oumarou Zomdaa, de Yendé	72ans	Masculin	Apiculteur et vannier	26 décembre 2014, Yendé
24	Poru Abel, de Gankombol	59ans	Masculin	Ex-cadre SONEL et agent socio-culturel	26 décembre 2014, Gankombol
25	Rév. Abou Touka, de Lokoti	45ans	Masculin	Directeur des Traductions et Alphabétisations de l'E.E.L.C.	07 septembre 2013, Ngaoundéré
26	S.M. Moussa Sabo, de Meiganga	54ans	Masculin	Wannu/Chef 1 ^{er} degré de Meiganga et Sénateur	02 septembre 2014, Meiganga
27	Samba Dieudonné	53ans	Masculin	Ex-Délégué du Gouvernement/Bertoua	16 août 2012, Bertoua
28	Sananga Christophe, de Bouar/RCA	16ans	Masculin	Élève et conteur	03 septembre 2014, Ngaoundéré
29	Sodéa Emmanuel, de Rey-Bouba	59ans	Masculin	Cultivateur et conteur	23 décembre 2014, Meiganga
30	Sola Martin, de Béambarang	60ans	Masculin	Éleveur	01 septembre 2014, Gankombol
31	Tores, du Soudan	40ans	Masculin	Chercheur en Anthropologie	04 septembre 2011, Meiganga
32	Yadji Gabriel	49ans	Masculin	Délégué régional et expert social	29 mars 2015, Ngaoundéré
33	Zomdaa Wanlaa, de Djohong	89ans	Masculin	Initié <i>Labi</i> et Chef 3 ^e degré quartier Norvégien-	04 janvier 2015, Ngaoundéré

YADJI P., *Nú in táoemò ko gbaya1 : la langue et le patrimoine...*

				Ngaoundéré	
34	Zomnaa Doudou, de Lokoti	81 ans	Féminin	Initiée Zaa-bolo, Ko-gangmo et conteuse	03 septembre 2011, Lokoti